

la force de celle-ci: "Liberté ou la mort." Ce qui signifie: "pense comme moi sur la religion, la politique et la morale: autrement tu l'exposes au danger certain de la faire recourir d'un demi-pied. Pauvre Canadien, maintenant que tu es conduit par des hommes ennemis, acharnés du progrès, ton gouvernement retardataire te permet de faire instruire tes enfants par des prêtres, et des Jésuites qui tiennent le progrès enseveli sous le boisseau. Avec des prêtres et des Jésuites pour maîtres, tu peux être certain que tes enfants ne sauront jamais ce que c'est que l'Électisme, le Panthéisme, le Socialisme, le Déisme, l'Atthéisme, l'Indifférentisme. Un gouvernement progressif se montrerait plus soucieux à l'égard de la jeunesse. Il saurait et soutiendrait que les enfants lui appartiennent avant d'appartenir aux pères et aux mères qui leur ont donné le jour—(doctrine progressive des heureuses régions qui m'ont vu naître.) Par conséquent, lui seul aurait le droit de leur donner des maîtres qui, certainement, auraient reçu mission de quelque Poutife de la Philosophie d'initier l'intéressante jeunesse Canadienne aux nobles connaissances que j'ai nommées plus haut. Canadiens, il est temps d'élever vos mains suppliantes vers le ciel et de faire la prière suivante qui nous a été enseignée par le grand Lama de la philosophie officielle des Collèges de France: "O toi, le grand Tout, qui es tout, qui résides en tout, qui cries avec la lime, qui glapis avec le renard, qui chantes avec le coq, qui croasses avec le corbeau: O grand Tout, donne-nous un gouvernement progressif qui nous fasse part des découvertes des Fourier. Considérant, Proudhon, Louis Blanc, Pierre Leroux, ces flambeaux, ou plutôt ces soleils de la science progressive qui éclairaient le vieux monde et qui ne sont pas encore levés pour nous pauvres déshérités du progrès."

Messieurs et mes Dames, à un prochain entretien.

MELANGES RELIGIEUX. MONTREAL, VENDREDI 19 AVRIL 1850.

Nos abonnés sont priés de vouloir nous faire parvenir aussitôt que possible le montant de leurs abonnements. Nous faisons instance auprès de tous pour que leurs abonnements nous soient payés AU MOINS A LA FIN DE CHAQUE SEMESTRE.

Le mal social et ses remèdes. Aux yeux de l'observateur calme et impartial, la société de nos jours se montre atteinte d'une double plaie. D'un côté c'est le paupérisme qui la ronge, de l'autre ce sont des doctrines qui sapent les principes mêmes qui lui servent de base.—Le remède à ce double mal peut-il se trouver dans l'homme ou dans l'humanité réduite à ses seules ressources naturelles? Suffit-il, pour guérir la société, de la bonne organisation de ses pouvoirs, et peut-on rompre, à cet égard, sur la toute-puissance de la mécanique politique ou sur la science appliquée à l'industrie? Voilà la grande question du siècle.

M. Guisot entre autres célébrités du jour dans son opuscule sur "La Démocratie en France", n'hésite pas à se prononcer pour la négative. Il croit que les institutions sont impuissantes à apporter un remède au mal, sans la sagesse et la vertu des peuples: — "Si la foi chrétienne, dit-il, était plus puissante, le communisme et le socialisme ne seraient bientôt plus que d'obscures folies." Mais "il n'y a rien de plus anti-chrétien que les idées, le langage, l'influence des réformateurs actuels de l'ordre social."

1789; il a fait l'irrésistible élan de l'époque. Il n'y avait point de bien qu'on ne pensât de l'humanité, point de succès qu'on ne voulût et qu'on n'espérât pour elle; la foi et l'espérance dans l'homme remplaçant la foi et l'espérance en Dieu. L'éprouve ne s'est pas fait attendre. L'éblouissement n'y a pas longtemps résisté. C'est pourtant à ce même sentiment que s'adressent aujourd'hui les nouveaux réformateurs de l'ordre social. Par quelle incroyable arrogance repoussons-nous les leçons que Dieu prodigue devant nous depuis soixante ans? La France a besoin d'être moralement relevée et affermie. Ni l'esprit de famille, ni l'esprit politique ne suffiraient à la tâche. Il leur faut... le secours de l'esprit religieux. C'est le propre de la religion, et de la religion seule, qu'elle a de quoi parler à tous les hommes et se faire entendre de tous, des grands comme des petits, des heureux comme des malheureux. Ces paroles du protestant Guisot sont dignes de son génie. Plus pénétrant que les esprits vulgaires, cet homme d'Etat reconnaît que les cruels problèmes qui tourmentent la société trouveraient leur solution dans le retour des esprits vers les principes religieux. Alors, comme il l'observe: — Les riches, les grands de la terre s'appliquaient avec dévouement et persévérance à soulager les misères des autres hommes. Leurs relations avec les classes pauvres étaient incessamment actives, affectueuses, moralement et matériellement bienfaites: les associations, les fondations, les œuvres de charité traitant partout contre les souffrances et les périls de la condition humaine. — Les pauvres, de leur côté, les petits de la terre, se souvenaient aux vœux de Dieu, au lieu de l'insouciance et de l'indifférence de l'heure actuelle; ils cherchaient dans le travail régulier et assidu, la satisfaction de leurs besoins; dans une conduite modeste et précieuse, l'amélioration de leur sort; dans l'aider les malheureux à l'homme, leur consolation et leur espoir.

La suite au prochain numéro.

Lectures de M. Brownson. Nous ajournons notre analyse des dernières Lectures de M. Brownson pour faire place à la correspondance suivante qui contient une appréciation du caractère et du talent du savant Lecteur, et quelques observations apologetiques etc.

M. L'ÉDITEUR, Quelque différence d'opinion qui puisse exister parmi ceux qui ont eu le plaisir d'entendre les lectures de M. Brownson, tous doivent convenir qu'il est en lui une qualité qu'il possède à un degré éminent: c'est le courage moral, et par suite, une hardiesse de langage qu'une conviction sincère seule peut donner, et un énoncé ferme de ce qu'il croit être la vérité, qui ne peut venir que de la foi vive qu'il repose dans l'enseignement de l'Église, dont il se déclare l'enfant avec une si manifeste satisfaction. Et c'est ce qui lui qu'il parle si différemment de ceux que l'on a coutume d'entendre. Il parle du fond du cœur, il proclame sans crainte ce qu'il croit franchement et honorablement, et c'est pour quoi en l'entendant, son auditoire ne peut s'empêcher de sentir qu'il entend un homme consciencieux, un homme doté d'un esprit supérieur, un homme enfin qui ayant pu abondamment à la source de la vérité Catholique, parle comme ayant autorité de parler, et non pas comme les Scribes. Il est incapable de se faire l'apologiste d'une opinion nuisible, ni de taire ce qui doit paraître désagréable aux oreilles du préjugé et de l'ignorance. Maintenant, parce qu'il exprime, sans hésitation aucune, ses convictions intimes et profondes, ceux qui diffèrent le plus d'opinion avec lui, peuvent-ils l'accuser d'un manque de courtoisie? Si ses conclusions semblent dures, c'est uniquement parce que, ses prémisses une fois admises, par une stricte application des lois de la logique, il est impossible de les éviter; et ce qu'il affirme de la nécessité d'une entière Tolerance Religieuse, ne peut choquer que celui qui ne la lie pas avec une entière Tolerance civile.

En un mot, M. Brownson est un honnête homme, qui ne s'abstient jamais le proclamer la vérité parce qu'elle serait désagréable à quelques esprits. Ce trait de son caractère se dessina d'une manière frappante dans plusieurs passages de sa Lecture de mardi soir, lorsqu'il fit toucher du doigt les résultats de la Révolution Religieuse du XVIe siècle, et les conséquences évitables de la destruction sacrilège des Établissements Monastiques, en Angleterre, comme démontrés par la condition actuelle du pauvre, dans ce Pays. En même temps, comme on devait naturellement s'y attendre, le Lecteur fit allusion, avec une noble indignation, à la conduite de ces soi-disant "hommes Évangéliques." Plus rapprochés de lui, qui avec le nom de Dieu sans cesse sur les lèvres, mais avec la malice, la haine et l'absence de toute charité dans leurs cœurs, voudraient, sous un faux prétexte de bien public, détruire de même les Établissements Ecclésiastiques de notre pays, ces glorieux monuments non seulement de la piété, mais de la politique éclairvoyante de nos ancêtres Canadiens.

En agissant ainsi, M. Brownson mérite les remerciements de tout Canadien attaché à sa terre natale, et sincèrement désireux du bonheur de ses habitants. Il mérite les remerciements de tout homme honnête, qui abhorre le vol lors même qu'il serait commis sous l'hyppocrite prétexte du service de Dieu. Il mérite les remerciements de tout Catholique, de tout Chrétien de quelque dénomination qu'il soit, dans le sein duquel se trouve encore une simple étincelle de charité. Est-ce, par hasard, qu'en agissant ainsi, il mérite d'être taxé d'un manque de courtoisie vis-à-vis de ses auditeurs Protestants? Point du tout: non plus que d'une attaque illégitime contre les Institutions Britanniques. Le Lecteur ne s'efforçait de faire ressortir les résultats évitables de la Réformation en Angleterre, de montrer ce qu'il gagnait le peuple de ce pays par la subordination de l'ordre Ecclésiastique à l'ordre Civil, soit tout simplement l'excellente et vieille maxime: "pour juger d'un arbre, il faut en examiner les fruits." Et par similitude, pour juger du résultat social du Protestantisme, il faut examiner la condition sociale du pauvre. — Il a mentionné l'Angleterre, parce que l'Angleterre est le pays du Protestantisme par excellence, le pays où le Protestantisme est établi par la loi, et où depuis 3 siècles, il a été à même de subir la plus belle de toutes les épreuves. — Mais, hélas! quel spectacle la protestante Angleterre offre à l'observateur! Dans ce pays essentiellement protestant, qui se vante, et peut-être avec raison, de ses progrès dans les arts mécaniques et dans la partie matérielle de la civilisation, que voit-on? Un amas plus monstrueux et dégoûtante misère que n'en montre l'histoire d'aucune nation, l'Irlande exceptée. Et tout le monde sait à quoi est due la plus grande partie de la misère de l'Irlande. C'est à la tentative impie d'hommes d'une autre génération, (car, soyons justes, acquitons les hommes de l'époque actuelle de la solidarité d'une aussi éclatante démence) d'implanter par le recours à des lois pénales le Protestantisme dans le sein d'une population Catholique. De même que pour juger des effets de l'impunité moderne sur le bien-être moral d'un peuple, notre attention se dirige naturellement vers la France: ainsi, pour apprécier les fruits d'une autre phase de la même impunité, qu'on appelle le protestantisme, nous sommes conduits à examiner la condition sociale du pauvre en Angleterre. — Eh, qu'apercevons-nous? — Non pas deux classes, les riches et les pauvres, autant que deux nations distinctes et séparées. — Distinctes dans leurs naissances, dans leurs vies et dans leurs morts. — Deux nations distinctes qui croissent l'une à côté de l'autre; réunies, et cependant si distantes l'une de l'autre; issues du même sol, et cependant étrangères l'une à l'autre. Leur commun langage n'est que le véhicule de leur mutuelle antipathie; pas un lieu, pas un gage d'union entre elles! — Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Il y eut un temps où l'Angleterre mérita justement de porter le nom de "joyeuse Angleterre." Oh! oui, mais alors c'était la Catholique Angleterre. — Alors le riche reconnaissait dans son Frère moins fortuné un membre souffrant de Jésus-Christ, qui de-

vait être nourri, aimé, soigné, pour l'amour de lui; et non pas comme aujourd'hui, un pauvre qu'il faut enfermer dans une Maison de Travail ou plutôt dans une Prison, (*On a Pour Law Union Bastille*) et séparer de ses amis et parents; — un pauvre qu'il faut maintenir vivant plutôt que nourrir, au moyen d'une si petite quantité de nourriture qu'elle ne peut que l'empêcher de mourir de faim — et encore cette nourriture lui est-elle donnée à regret, moi is pour l'amour de Dieu que par la crainte de la Révolution. Il y eut un temps où les hommes prôtaient l'oreille à l'enseignement de l'Église, et non à la voix de l'Économiste politique; où ils étaient guidés, dans leur traitement envers le pauvre, par l'espérance du ciel et non par le prix du travail au marché; où la cloche du convent ou du monastère annonçait à celui qui avait faim, à celui qui était nu, de la nourriture et des vêtements; à l'orphelin et à la veuve un asile, un abri contre les malheurs du monde. Hélas! ces jours n'existent plus que dans le souvenir de l'antiquaire! Depuis la Réformation les Anglais peuvent bien dire avec le MARCHÉ MALGRÉ LUI: "Nous avons changé tout cela." Et comment le dire sans une vive indignation! Les "Évangéliques Canadiens" nous exhortent à en faire autant! — Ici dans notre Canada, nous avons deux races qui vivent en paix et en harmonie. — Puisse cette harmonie durer longtemps! Puisse ces deux races apprendre à s'estimer d'avantage chaque jour et à respecter mutuellement leurs droits! Car, Dieu sait ce que deviendrait le sort de notre pauvre patrie, si les persévérances hostiles de quelques fanatiques contre nos Institutions ne devaient bientôt cesser. — Nos Asiles Catholiques, ouverts à tous, les misères spirituelles et temporelles, en abolissant et empêchant que notre Canada n'offre aux yeux des haineux et pénibles spectacle présenté par le pays Protestant par excellence. — Dieu nous préserve des réformes de la Réformation! — J. LAIQUE.

Puis il cite la lettre de son correspondant qui débute ainsi qu'on va le voir: "Messieurs, — J'inclus dans la présente £10 avec une liste de noms pour autant de copies de votre journal le *Montreal Herald*. On l'adresse beaucoup dans ce quartier pour le ton sur lequel il traite la grande question coloniale du jour. Tous les yeux sont tournés sur le Canada au sujet de sa solution. Nous, dans cette province, avons été jusqu'ici caractérisés comme étant particulièrement loyaux, et nous sommes purement loyaux à l'heure qu'il est; mais cet article *faussifié* tant en vogue, est maintenant apprécié ce qu'il vaut." Il y a évidemment dans la rédaction de quelques feuilles dont la virulence de déclamation ne saurait dérober au lecteur attentif le vide des moyens qu'elles emploient et celui du système qui leur sert de base. Nous aurons encore plus d'une occasion de le démontrer. Plusieurs des organes du mécontentement, à bout d'occasions, peut-être contre le ministère, lui reprochent son silence sur les lois dont aura à s'occuper prochainement notre Législature. Si des ministres s'avisent pour le bon plaisir de ceux qui le veulent, de se livrer avec eux et en dehors des débats législatifs, à la discussion de mesures dont ils méritent le projet, la scène ne laisserait pas d'être divertissante, mais plus inutile encore, que divertissante. Pourquoi donc une législature et des représentants du peuple? M. Merritt, le nouveau Président du bureau des Travaux Publics, exprime avec franchise dans son Adresse à ses constituants du comté de Lincoln, ses vœux et celles du ministère sur les réformes dont s'occupe la presse. Voici le passage de cette adresse qui a trait à ce sujet. "L'État que la présente Administration est opposée à retenir, paraît prévaloir en quel ques endroits. Si tel était le cas, je ne me risquerais pas à vous demander la continuation de cette confiance que j'ai si longtemps possédée." Et tant de parti d'un office de mille ans par année pour en prendre un de sept cents cinquante, vous n'exigez pas d'être prouvé objective de ma sincérité sur ce point." Il est notoire que les membres de l'Administration, loin d'avoir méconnu les principes de l'économie publique, ont depuis longtemps manifesté leur adhésion à tout ce qu'il est convenable et juste d'effectuer en ce genre. La réforme économique a déjà même reçu un commencement d'exécution qui ne laisserait aucun doute sur leurs intentions à cet égard, si elle n'était permis de leur en supposer gratuitement de mauvaises. Les sessions futures de notre Parlement auront à gérer encore de l'esprit qui anime les membres de notre cabinet libéral relativement à cette matière. Mais rien n'empêche ceux qui se sont fait les arbitres de la conduite du cabinet et les grands des destinées du peuple, de tenter les moyens directs pour s'assurer de la justice de notre énoncé. Le peuple sait d'ailleurs, qu'il a le droit de recourir à la législature. Voici ce que dit le *Harmon Signal* touchant la session de notre parlement qui sera ouverte le 15 mai: "Personne à part les membres du cabinet, ne prétend rien savoir concernant les mesures en contemplation, et nous ne voyons pas ce qu'il peut résulter d'avantageux de conjectures oiseuses et de soupçons sur cette matière. Pour nous, nous ne nous serions pas d'inclination à poser un problème en cette occasion. Nous pourrions conjecturer bien, et il est, plutôt possible que nous conjecturerions mal — les chances sont aussi contre nous; et, contrairement à nos ambitions pas la renommée de *faux prophète*, nous nous abstenons entièrement de conjectures. Outre cela, nous presquons que nos insinuations, nos souhaits et nos hypothèses n'auraient pas l'effet de changer les intentions sages et les décisions arrêtées du gouvernement. Ce serait mal penser de nos gouvernements que de supposer qu'ils seraient à la veille de se reconforter avec le Parlement sans s'être entendus sur la ligne politique qu'ils auront à suivre pour se maintenir au pouvoir... Le parti tory est plein d'espérances et de prédictions. Il proclame que les ministres ne tiendront pas ensemble un mois, et même qu'un bout de ce temps ils seront abandonnés de la pluralité de leurs appuis. Ces prédictions ne sont qu'une modification de ses espérances, et seront bientôt classées dans la multitude des *fausses prophéties* qui nous ont amusés les années précédentes! Nous sommes pleinement convaincus que les ministres se maintiendront ensemble, et que presque tous ceux qui les ont appuyés à la session dernière, continueront de le faire même jusqu'au terme du présent Parlement, et lors, et non auparavant, commencera "le fort de la guerre." En même temps nous espérons que les amis de la réforme seront honorables, sages et patients. Le ministère proposera et soutiendra des mesures utiles et libérales. Elles ne plairont pas à chaque individu, mais elles ont au moins droit au bon accueil et à la considération pour le bien qu'elles assurent."

Messe et chemin de croix de l'Empérançe.

Voici les bateaux à vapeur qui arrivent à notre port. Ils nous apportent les bons et paisibles habitants de nos campagnes qui pressent tous aujourd'hui voyant sous le drapeau de la tempérance. Malheureusement ils trouvent sur la route, et dans notre ville, de trop fines occasions de faire usage des liqueurs fortes auxquelles ils ont généralement renoncé. Nous avons la consolation d'apprendre que beaucoup résistent à toutes les sollicitations qui leur sont faites par le ennemis jurés de la Société, qui voudraient encore spéculer sur les excès d'intempérance, pour faire des brévars d'iniquité qui devraient, comme tant d'autres faits d'une manière aussi inique, se fondre et...

Messe et chemin de croix de l'Empérançe.

Messe et chemin de croix de l'Empérançe.